

**LES ARTICLES EN LIGNE DE**

**KADATH**



**La civilisation de l'Indus et le mythe aryen**  
**- Tome premier -**

**Jacques Gossart**

**Mars 2019**

## La civilisation de l'Indus et le mythe aryen – Tome premier –



Jacques Gossart

### Préambule

« [Pendant le règne de Râma], toute la terre, couverte de peuples gras et joyeux, regorgea de froment et de richesses. Il n'y avait pas de voleur dans le monde, le pauvre ne touchait à rien [...] les classes vivaient renfermées dans leurs devoirs et dans leurs occupations respectives ; les créatures s'adonnaient à la pratique de la vertu. »

(Vālmiki, poète indien dont les pouvoirs de *yogin* lui permirent de voir dans le lointain passé ; auteur présumé du *Rāmāyaṇa*)<sup>1</sup>.

Lorsqu'il s'agit de nommer les premières grandes civilisations qui façonnèrent et dominèrent les premiers temps de l'histoire, ce sont l'Égypte et la Mésopotamie qui viennent naturellement à l'esprit. Si elle n'est pas fautive, cette sélection n'en est pas exacte pour autant, car elle passe sous silence deux autres centres civilisationnels majeurs. Le premier est pourtant bien connu, mais il est à l'autre bout du monde et l'on imagine, bien à tort, qu'il se développa en vase clos ; c'est la Chine. Le second est largement méconnu, voire ignoré du grand public, alors qu'à son apogée, l'étendue de sa zone d'influence fut bien supérieure à celles du royaume de Sumer et de l'Égypte pharaonique ; on le connaît généralement sous les appellations de « civilisation de l'Indus » ou « civilisation harappéenne ». Une culture brillante et originale, qui donna sa pleine mesure dans le bassin du fleuve Indus au troisième millénaire avant notre ère, en parfait contraste avec le reste du sous-continent indien à la même époque, qui se rapprochait davantage de l'Occident mégalithique. Une culture qui, dans certains domaines comme l'urbanisation, n'eut pas son égale dans le monde

<sup>1</sup> Fauche, s.d., p. 313.

antique. Une culture bien mystérieuse aussi, dont l'origine comme la disparition posent toujours question, et dont l'écriture résiste encore et toujours aux tentatives de déchiffrement.

À ce jour, plus de mille sites ont été étudiés. Les plus connus sont Harappa, ville éponyme localisée dans le Nord, et surtout Mohenjo-daro, la grande métropole du Sud. Sur la côte méridionale, plusieurs ports, tels Lothal et Balakot, permettaient à une industrie florissante de commercer au loin, et particulièrement avec la Mésopotamie. D'autres sites enfin, véritables colonies, se situaient très loin de la vallée de l'Indus, le long des côtes de la mer Rouge ou près du fleuve Amou-Daria.

Certains auteurs ont cru voir dans la civilisation de l'Indus le prototype de la société parfaite : matriarcale, égalitaire, non violente, raffinée, imprégnée de spiritualité. Cette vision de la société indusienne relève hélas du fantasme, et s'inscrit dans ce même courant de pensée qui voit en l'homme « ancien » – et peut-être mieux encore en l'homme « primitif » – l'être bon par excellence. On a ainsi longtemps prétendu que la guerre était inconnue au paléolithique, assimilé à un âge d'or ô combien révolu, présent dans de très nombreuses traditions. Or, on sait aujourd'hui que les peuples d'avant l'histoire eurent leur content de violence. Mais il est vrai que, si on le compare à l'homme du XX<sup>e</sup> siècle (il est encore un peu tôt pour porter un jugement sur le XXI<sup>e</sup>, même si ses premières décennies ne portent pas spécialement à l'optimisme), notre lointain ancêtre avait tout du bisounours. Il est vrai aussi que la violence ne se manifesta pas toujours et partout avec la même force : certaines cultures furent moins guerrières que d'autres, et il semble que la civilisation harappéenne fut de celles-là. Dans ce domaine comme dans d'autres, elle fut remarquable.

S'il fallait définir la civilisation indusienne dans le temps et dans l'espace, on pourrait dire qu'elle est apparue dans la vallée de l'Indus aux alentours de -2600, et qu'elle a commencé à décliner vers -1800. Mais en réalité, il s'agirait là d'une simplification extrême, tant pour les dates que pour les lieux et les peuples concernés. D'abord, les dates mentionnées ici ne le sont qu'à titre de repères de toute première approche. Car en réalité, il n'existe aucune véritable solution de continuité entre les périodes pré-harappéenne, harappéenne et post-harappéenne. Concernant les lieux, nous venons de voir que cette civilisation débordait largement la seule vallée de l'Indus. Mais les questions les plus épineuses concernent les acteurs de l'épopée indusienne : qui étaient-ils, quels furent leurs rôles respectifs, à quel moment intervinrent-ils, quel fut leur destin ? Les tentatives de réponses à ces questions ont mené à l'élaboration d'hypothèses très différentes, les unes « généralement admises », d'autres plus ou moins marginales. Chacune se verra accorder un temps de parole, et le lecteur découvrira des méthodes et des points de vue souvent fort éloignés les uns des autres, parfois teintés d'idéologies politiques ou religieuses. Ce sera particulièrement le cas à propos du rôle que jouèrent, dans l'histoire harappéenne, les Ārya<sup>2</sup> ; un peuple que l'Occident connaît sous le nom d'Aryens.

<sup>2</sup> Il existe de nombreuses manières de transcrire le sanskrit, la langue des Ārya. Afin d'éviter toute confusion, c'est la norme IAST, l'*International Alphabet of Sanskrit Transliteration*, qui a été utilisée, à l'exception des citations, dont la forme a été respectée.

# I. DE L'INDE ET DE L'INDUS

## UN CHANTIER ET DES FOUILLES

« Ensuite, continuant notre route, nous atteignîmes un fleuve immense, dont la largeur représentait trois jours de marche. Quand, arrivés au bord de ce fleuve, nous vîmes pareille frontière, Alexandre fut dans l'embarras. »

(*Histoire merveilleuse du roi Alexandre*, roman d'un scribe byzantin anonyme, écrit entre le X<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle)<sup>3</sup>

## Quand le hasard fait bien les choses

Les grandes découvertes archéologiques ne sont pas toujours faites par les archéologues. Parfois, souvent même, elles sont le fruit d'un heureux hasard, dans des circonstances qui ne doivent rien à l'archéologie. Ce fut le cas pour Yang Zhifa, paysan chinois du Shaanxi qui, en creusant un puits par un beau jour de 1974, exhuma les premiers éléments de l'immense armée de terre cuite du Premier Empereur Qin Shi Huang. À l'autre bout du monde et plus tôt dans le siècle, ce fut grâce à Florence, une paisible vache française, que le site de Glazel fut découvert. Alors qu'elle tirait vaillamment la charrue de son maître Émile Fradin, elle s'enfonça soudain dans le sol, révélant une fosse dont le contenu ferait bientôt de ce hameau auvergnat un des sites les plus controversés de l'archéologie mondiale.

Il en fut de même pour la civilisation de l'Indus. En 1857, les Britanniques construisaient une ligne de chemin de fer entre les villes de Lahore et de Multan, deux cités de l'actuel Pakistan. Le chantier avait été installé à Harappa, petite ville située sur les bords de la rivière Ravi et où un certain Charles Masson, Indiana Jones avant l'heure, prétendument antiquaire américain mais en réalité déserteur de l'armée britannique du Bengale, avait noté l'existence de ruines dès 1826. En tant qu'érudit plus ou moins auto-proclamé, Masson se devait d'avoir un avis sur ces vestiges, qu'il identifia à Sangala, la capitale du roi Porus, battu comme on le sait par Alexandre le Grand en -326. Dans le cadre d'une recherche sur les expéditions en Inde des pèlerins bouddhistes chinois, le site avait ensuite été brièvement visité en 1853 et 1856 par Alexander Cunningham, futur fondateur et premier directeur de l'ASI, l'Archaeological Survey of India. (Cette institution, créée en 1861, passa sous le contrôle du gouvernement indien en 1947, année de l'indépendance. Quant aux recherches sur la civilisation de l'Indus, elles sont aujourd'hui menées par le Département d'archéologie du Pakistan.) Bien entendu, dans les années 1850, personne n'avait la moindre idée, ni de l'ancienneté, ni de l'importance de Harappa.

Et donc, en ce jour de 1857, les ouvriers de la Sind and Punjab Railway firent une heureuse trouvaille : des briques, beaucoup de briques, un trésor de briques ! Qu'elles fussent manifestement anciennes ne troubla guère les consciences, et il fut rapidement décidé de les employer comme ballast. Ainsi fut fait, et une partie de l'antique

<sup>3</sup> Jouanno, 2009, p. 154.

Le site de Harappa se retrouva à voir passer les trains de sa Gracieuse Majesté la reine Victoria. Cet acte « briconoclaste » ne détruisit heureusement pas entièrement le site, et Alexander Cunningham se décida à y entreprendre brièvement des fouilles entre 1872 et 1873. La publication des résultats de ses découvertes – pour l’essentiel poteries, monnaies, outils en pierre et sceaux en stéatite – ne suscita d’intérêt qu’auprès de quelques rares érudits retranchés dans leur cabinet. Pendant des années, on en resta là, personne n’imaginant que les modestes ruines de Harappa appartenaient à une des plus brillantes civilisations de la très haute Antiquité. Le seul sans doute à avoir soupçonné l’existence d’une culture exceptionnelle dans cette région du monde fut l’indianiste et linguiste Luigi Pio Tessitori, lorsqu’il mit au jour trois objets, dont un sceau, sur le site de Kalibangan, au Rajasthan.

Il fallut attendre l’année 1921 pour voir des archéologues, conduits par l’Indien Rai Bahadur Daya Ram Sahni, s’intéresser à nouveau aux ruines de Harappa. Quant à Mohenjo-daro, cité emblématique de la civilisation indusienne située plus au sud, elle fut mise au jour, encore et toujours par hasard, en 1922 par R. D. Banerji, alors que cet archéologue indien poursuivait des recherches dans les ruines d’un monastère bouddhique du II<sup>e</sup> siècle. L’Archaeological Survey of India ne tarda pas à s’intéresser à cette découverte prometteuse et John Marshall, son directeur de l’époque, y entreprit des fouilles d’envergure en 1925 et 1926.

## Un monde qui se révèle

Cette première campagne à Mohenjo-daro permit de dégager quelque huit hectares, soit environ dix pour cent seulement de la surface du site, exhumant les principales structures de la ville. Les résultats de cette campagne furent publiés en trois forts volumes dès 1931<sup>4</sup>. À Harappa, les recherches se poursuivirent dans les années 1930, toujours sous les auspices de l’ASI, avec essentiellement les fouilles de l’Indien Madho Sarup Vats, lequel publia, en 1940, le résultat de ses propres travaux et de ceux de Daya Ram Sahni. Enfin, à partir de 1946, Mortimer Wheeler, le dernier directeur anglais de l’ASI, reprit les fouilles à Harappa et, parallèlement, mit au jour les premiers artefacts pré-indusiens à Kot Diji, sur la rive gauche de l’Indus, à l’opposé de Mohenjo-daro.

À dater de 1947, année de l’indépendance de l’Inde et de la naissance du Pakistan, les recherches s’internationalisent et sont désormais coordonnées par le Département d’archéologie du Pakistan. C’est ainsi qu’à partir des années 1960, l’Américain George F. Dales étudie l’activité maritime harappéenne en mer d’Arabie, notamment à Balakot, alors que le Pakistanais Mohammed Rafique Mughal poursuit les fouilles de Harappa. 1986 voit le lancement du « Harappa Archaeological Project », mené par Dales et son compatriote Jonathan M. Kenoyer, dont les activités se poursuivent aujourd’hui sous le nom de « Harappa Archaeological Research Project » (HARP). À Mohenjo-daro, des travaux de préservation du site sont entrepris à partir des années 1970 sous l’égide de l’Unesco. Ces travaux, toujours en cours à l’heure actuelle, ont pour but de pallier les dégradations causées par la nappe phréatique sous-jacente.

<sup>4</sup> Marshall, 1931.

C'est donc ainsi que cette extraordinaire civilisation indusienne s'est peu à peu révélée aux fouilleurs, et il est aujourd'hui possible d'en dresser un portrait bien lacunaire encore, mais qui se complète peu à peu. Les recherches se poursuivent en effet, non seulement à Mohenjo-daro et à Harappa, mais aussi sur les nombreux sites disséminés tant à l'intérieur des terres que sur la côte.



Figure 1. (D'après Avantuputra<sup>7</sup> & McIntosh<sup>5</sup>)

## LE MILIEU ET LES HOMMES

« [En Inde au néolithique], il y a comme partout ailleurs, des haches polies, plates ou globuleuses, des meules et des pilons, des colliers et de la poterie. »  
(Raymond Furon, 1898-1986, géologue)<sup>6</sup>

## Par monts et par fleuves

Avant toute chose, il faut dire quelques mots de l'environnement naturel dans lequel vécurent les Harappéens. La géographie régionale est bien entendu fortement marquée par l'Indus, fleuve à l'origine d'innombrables mythes et légendes. Faut-il le rappeler : c'est là – et plus précisément sur les rives de l'Hyphase (actuel Beas, sous-affluent de l'Indus) – que la marche vers l'Orient d'Alexandre le Grand s'arrêta. Le conquérant tint d'ailleurs à le faire savoir en laissant, sur la colonne qu'il fit ériger, cette inscription aussi fameuse que laconique : « Ici s'est arrêté Alexandre ». C'est aussi par la vallée de

<sup>5</sup> McIntosh, 2008.

<sup>6</sup> Furon, 1966, p. 320.

l'Indus qu'au fil des siècles, des envahisseurs d'origines diverses s'introduisirent dans la péninsule indienne, à commencer par les Ārya. À toutes les époques, l'Indus jouera le rôle de frontière entre le monde indien et le monde « extérieur », et le souvenir du passage du fleuve-frontière se retrouvera, du moins peut-on le suggérer, dans cette célèbre image du passage d'une rive à l'autre, symbole de l'illumination spirituelle<sup>7</sup>.

Le géographe grec Strabon (ca. 63 AEC- ca. 25 EC ; AEC = « avant l'ère commune », soit avant notre ère ; EC = « de l'ère commune », soit de notre ère) donnait déjà de la région une description, certes approximative, mais qui ne manque pas d'intérêt :

« L'Inde est sillonnée de cours d'eau en tous sens. De ces cours d'eau une partie va grossir l'Indus et le Gange qui sont les deux plus grands fleuves du pays ; le reste débouche directement dans la mer. Tous descendent du Caucase et commencent par couler au midi ; mais, tandis que les uns (et ce sont généralement des affluents de l'Indus) conservent jusqu'au bout cette première direction, les autres tournent brusquement à l'est. [...] L'Indus [...] tombe dans la mer Méridionale par deux bouches, lesquelles enserrent le district de la Pattalène assez semblable par sa nature au delta d'Égypte. Au dire d'Ératosthène [*astronome et géographe grec, III<sup>e</sup> siècle AEC*], c'est l'évaporation des eaux de ces grands fleuves, jointe à l'action des vents étésiens, qui produit dans la saison chaude les pluies qui inondent l'Inde et convertissent ses plaines en lacs. On profite de ces pluies pour semer, non seulement le lin et le millet, mais aussi le sésame, le riz et le bosmorum. [*Ce bosmorum est une plante de nature incertaine : espèce de blé ou d'orge pour les uns, Eleusine Coracana, herbacée de la famille des Graminées, pour les autres*<sup>8</sup>.] En revanche, c'est pendant l'hiver que l'on sème le blé, l'orge et les légumes, sans parler de beaucoup d'autres végétaux alimentaires inconnus dans nos climats. Les animaux qu'on rencontre dans l'Inde sont à peu de chose près les mêmes qui naissent en Éthiopie et en Égypte ; les espèces fluviales aussi sont les mêmes, et, si l'on excepte l'hippopotame, les fleuves de l'Inde nourrissent toutes les autres. Encore Onésicrite [*historien grec, IV<sup>e</sup> siècle AEC*] prétend-il qu'on trouve l'hippopotame dans l'Inde. Quant à notre espèce, elle y est représentée par deux types : le type des hommes du Midi qui ressemblent aux Éthiopiens par la couleur de leur peau et au reste des humains par leur physiologie et la nature de leurs cheveux (la température de l'Inde étant trop humide pour que les cheveux y deviennent crépus, comme ils le sont en Éthiopie), et le type des hommes du Nord qui rappelle plutôt le type égyptien. »<sup>9</sup>

Un passage de cet extrait invite à ouvrir ici une parenthèse. Il s'agit de cette affirmation de Strabon selon laquelle les hommes du Midi ressemblent aux Éthiopiens (cheveux non compris), alors que ceux du Nord ressemblent aux Égyptiens. Compte tenu des connaissances disponibles à l'époque, cette constatation du géographe n'a rien de tellement surprenant. Ce qui l'est peut-être davantage, c'est que l'on retrouve la même idée de parenté entre Africains et Indiens au début du XIX<sup>e</sup> siècle, en pleine période

<sup>7</sup> Degrâces, 1997, p. 867.

<sup>8</sup> Portères, 1958, p. 469 sq.

<sup>9</sup> Tardieu, 1867, *Géographie de Strabon* : Livre XV, 13.

coloniale britannique. Cette théorie africaine avait été développée au siècle précédent par le juriste anglais William Jones, à une époque où la préoccupation première était de rapprocher la Bible et l'histoire indienne en imaginant que le peuplement du monde s'était fait à partir d'une souche unique, issue de Noé. Si, par la suite, il y eut évolution avec la mise au placard de l'origine biblique, la recherche archéologique resta longtemps marquée par l'idée des migrations dans l'évolution des peuples. Il fallut attendre les années 1970 pour que « ce modèle, dénoncé comme un héritage de la période coloniale, tendît à perdre du terrain, au profit d'une attention plus grande portée aux développements indigènes [...] »<sup>10</sup>. Nous constaterons ultérieurement toute l'importance de cette évolution pour l'archéologie indienne.

Mais revenons maintenant à notre sujet : le fleuve Indus. Il prend sa source à proximité du mont Kailash (sanskrit Kailāsa, « cristal », 6714 mètres, Tibet). Demeure de Śiva, axe du monde, c'est une montagne sacrée – et de ce fait inviolée, du moins sans doute provisoirement – pour les dévots hindous, bouddhistes et bönpos, qui y exécutent la *kora*, circumambulation rituelle de 52 kilomètres<sup>11</sup>. Peut-on rêver meilleur lieu de naissance pour un fleuve qui se veut mythique ? Sorti de son berceau himalayen, l'Indus longe d'abord la façade méridionale du Karakorum, et se dirige ensuite plein sud. Après un ultime virage en direction du sud-ouest, il reprend sa course et, comme le disait si joliment Pline l'Ancien, « après avoir, en quelque sorte, accompagné le soleil vers l'occident »<sup>12</sup>, il rejoint la mer d'Arabie, formant un gigantesque delta, large de 200 kilomètres à la côte. Dans son parcours de 3180 kilomètres, le fleuve aura tout connu, depuis les hauteurs enneigées de l'Himalaya jusqu'à l'aride plaine deltaïque...



Figure 2. Le mont Kailash et, à droite, le fleuve Indus dans le nord du Pakistan.  
(DR / Shahnawaz Zafar)

Le bassin fluvial comprend deux zones hydrographiques bien distinctes, avec de nombreuses rivières au nord et le seul Indus au sud. Le fleuve, alimenté par la fonte des neiges et la mousson, connaît des crues périodiques, inondant les plaines du Sindh (ou Sind), déposant un limon bienfaisant mais transformant la région en marécages ; des conditions à la fois propices et néfastes au développement de l'agriculture, nécessitant l'intervention humaine en aménagements. Par contre, les plaines alluviales du nord ne connaissent pas ce phénomène. Élément central de vie à l'instar du Nil égyptien, fleuve

<sup>10</sup> Etter, 2011.

<sup>11</sup> Milis et al., 2005.

<sup>12</sup> Schmitt, 2013, *Pline l'Ancien : Histoire naturelle* : Livre VI, XXIII, 72.

nourricier et importante voie commerciale – car navigable à partir de la ville pakistanaise d’Attock, à l’est de Peshawar –, l’Indus est aussi à l’origine de désastres en raison de ses nombreux changements de cours. Strabon notait encore à ce sujet :

« Aristobule [*ingénieur et architecte grec, compagnon d’Alexandre, IV<sup>e</sup> siècle AEC*] nous dit avoir vu, dans une de ses missions, toute une province contenant plus de mille villes (sans compter les bourgs et autres dépendances) abandonnées de ses habitants et réduite à l’état de désert, par suite d’un changement survenu dans le cours de l’Indus, qui, trouvant à sa gauche un terrain beaucoup plus bas, beaucoup plus encaissé, s’était détourné de ce côté et comme précipité dans ce nouveau lit : à partir de ce moment, en effet, tout le pays à droite dont le fleuve s’était éloigné avait cessé de participer au bienfait de ses débordements annuels, se trouvant désormais plus élevé non seulement que le nouveau lit du fleuve, mais que le niveau le plus haut de ses inondations. »<sup>13</sup>

Second en importance après l’Indus, le fleuve Sarasvatī, situé à l’est de l’Indus, n’apparaît sur aucune carte actuelle et pour cause : la Sarasvatī, que certains considèrent toujours comme mythique, se serait progressivement asséchée au deuxième millénaire AEC, à mesure que naissait dans cette région l’actuel désert du Thar. Officiellement disparue de la surface de la terre, parfois identifiée à l’Helmand afghan et le plus souvent au Ghaggar-Hakra indien, la Sarasvatī a survécu dans la mémoire collective en tant que déesse de la sagesse et des arts.

Au niveau du relief, la région se divise en deux sous-ensembles : d’une part les hauts-plateaux occidentaux – chaînes du Sindh, du Kohistan, du Kirthar, de Sulayman –, accidentés et arides, d’autre part la vallée du bas-Indus subdivisée en trois secteurs : occidental, oriental et région du delta. Pour ce qui est de la région méridionale, « la côte échanquée partant du golfe de Khambhat (ou Cambay) vers le sud présente des sites adaptés aux ports [...] » et « les plaines du Gujarat sont remarquablement plates ; la plupart des torrents qui descendent des montagnes s’y changent en rivières aux méandres paresseux, dont les bords se prêtaient à l’établissement des villes et des villages. »<sup>14</sup> Au III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, le climat était fort probablement plus humide qu’actuellement, avec une jungle peuplée de tigres, de rhinocéros, de buffles et d’éléphants, et des hauts-plateaux fréquentés par moutons, chèvres, bouquetins et urials.

## L’Inde d’avant l’histoire

Le cadre géographique général étant défini, passons au contexte historique – ou plus exactement préhistorique – tout aussi général. Les plus anciennes traces de la présence humaine dans cette partie du monde ont été découvertes assez récemment. Elles remontent à plus d’un million d’années et ont été mises au jour à Attirampakkam, dans le sud de l’Inde, entre Bangalore et Chennai<sup>15</sup>. Le butin de ces fouilles se monte à quelque quatre mille outils, principalement des bifaces et des hachereaux. Il s’agit là d’une

<sup>13</sup> Tardieu, 1867, *Géographie de Strabon* : XV, 19.

<sup>14</sup> Thapar & Rafique Mughal, 2001, p. 614.

<sup>15</sup> Pappu et al., 2011.



Figure 3. (Jacques Gossart, d'après Uwe Dederig at German Wikipedia)

découverte majeure car, non seulement elle enrichit considérablement les connaissances en matière de préhistoire du sous-continent indien, mais elle constitue également un élément important dans l'étude des migrations humaines en Asie depuis l'Afrique. (Il faut noter toutefois que cette théorie du « grand ancêtre africain » est aujourd'hui battue en brèche, notamment par les récentes découvertes faites en Chine, qui mettent en évidence la probable existence d'un *homo erectus* local<sup>16</sup>.)

Témoin principal de l'activité de l'homme en ces lointaines époques, l'industrie lithique évolue selon un schéma classique. Ainsi, à la fin du paléolithique inférieur, contemporaine du deuxième des cinq cycles glaciaires du haut-Indus (400 000 AEC), on trouve des galets et des bifaces de type chelléo-acheuléen,

lesquels font place, au paléolithique supérieur, à des outils sur éclats en silex et en jaspe : racloirs, grattoirs et pointes essentiellement. Les sites principaux se situent dans la vallée de la Narmada, fleuve du centre de l'Inde qui se jette dans le golfe de Khambhat, et dans la vallée de la Sohan (plateau du Pothohar – ou Potwar –, Pendjab, Pakistan), région éponyme de la culture Sohan.

Le mésolithique est présent en Inde méridionale et dans le centre de la péninsule (monts Vindhya, au nord de la Narmada), ainsi que dans la vallée du bas-Indus. On y trouve une industrie lithique faite de microlithes géométriques en silex, mais aussi en pierres semi-précieuses telles la calcédoine et l'agate. Cette industrie des microlithes perdurera longtemps, jusqu'à l'apparition du fer au premier millénaire AEC<sup>17</sup>, et même très localement jusqu'à nos jours avec les tribus khasi de l'Assam, dans l'extrême-est<sup>18</sup>. L'économie à cette époque est de type mixte, associant les activités de chasse et d'élevage, notamment de chèvres et de moutons.

D'une manière générale, on constate une évolution à deux vitesses durant les derniers millénaires avant l'ère commune. Alors que les prémices d'une brillante civilisation se mettent en place dans la vallée de l'Indus et au Baloutchistan, la civilisation mésolithique se prolonge très tard dans certaines régions. Dans l'Inde du Sud, elle se pour-

<sup>16</sup> Gossart, 2014, p. 105.

<sup>17</sup> Pouchepadass, 1999, p. 551.

<sup>18</sup> Daniélou, 1983, p. 20 sq.

suivra jusqu'au III<sup>e</sup> siècle AEC. Plus surprenant, dans le Nord, à deux pas des villages agricoles du Gujarāt, des populations semi-nomades vivront encore en chasseurs dans la région de Langhnaj.

Dans cette dernière phase de la préhistoire indienne, il faut encore mentionner le mégalithisme, fort tardif par rapport à d'autres régions du monde puisque les monuments les plus représentatifs sont postérieurs au V<sup>e</sup> siècle AEC. Parmi les sites les plus remarquables, on retiendra celui de Willong Khullen (État de Manipur, extrême-est), que certains ont qualifié de « Stonehenge indien ». C'est peut-être aller un peu loin. Certes, du seul point de vue visuel, cet ensemble de pierres dressées soutient la comparaison avec de nombreux sites européens – les plus grandes pierres atteindraient les sept mètres<sup>19</sup> – et on comprend aisément l'enthousiasme des visiteurs. Mais, à défaut d'études de terrain, rien ne permet pour l'instant de préciser les fonctions de Willong Khullen, qu'elles soient de nature astronomique, culturelle ou autre.



Figure 4. Le site mégalithique de Willong Khullen. (Ram & Reshma)

Si les mégalithes en tant que tels appartiennent à un passé révolu, leur usage s'est perpétué jusqu'à nos jours, sous une forme quelque peu inattendue : le *liṅga*. Dans la religion hindouiste, le *liṅga* (*śivaliṅga*, *liṅgam*), emblème particulier du dieu Śiva (Shiva), se présente sous la forme d'une pierre dressée figurant un phallus, et surmontant généralement la pierre couchée *yoni* représentant la vulve féminine ; l'association des deux pierres symbolise alors les énergies mâle et femelle du dieu. Le *liṅga* est parfois décoré à son sommet d'une ou quatre têtes de Śiva. Un des sacrifices les plus courants consiste à oindre le *liṅga* de lait, de beurre clarifié ou de miel. On ignore l'origine du

<sup>19</sup> s.d., *India's Mysterious Stonehenge*. Site consulté le 20/04/2017.

*liṅga* en tant que représentation du phallus. (Notons au passage que, en dépit de la croyance populaire, l'interprétation sexuelle du *liṅga* ne fait pas l'unanimité : certains chercheurs estiment que le *liṅga* fait entre autres référence à un hymne de l'*Atharva Veda*, dans lequel est célébré un pilier sacrificiel infini, symbole de l'absolu.) Inconnu des textes védiques, il apparaît vraisemblablement au début de notre ère, succédant aux mégalithes dont il s'inspire<sup>20</sup>. Cette filiation apparaît clairement dans la valeur attribuée de nos jours au *liṅga* selon son origine, artificielle ou naturelle (pierre brute, galet ou rocher) ; dans ce dernier cas, il est dit *svayambhū*, « auto-engendré » à l'instar de Brahmā<sup>21</sup>, et est considéré comme davantage sacré.

L'art rupestre n'est pas absent de la péninsule, loin de là ; par son abondance, sa qualité et son originalité, il occupe même une place à part. Les plus anciennes peintures rupestres, datées de 26 000 AEC, se trouvent à Bhimbetka, au sud des monts Vindhya et à une quarantaine de kilomètres de Bhopal. On y compte six cent cinquante abris sous roche, dans lesquels sont exposées plus de quinze mille peintures, couvrant une période d'une dizaine de millénaires, « jusqu'à l'aube de l'histoire moderne »<sup>22</sup>. Les scènes, fort diverses, traitent de la vie de l'homme et de son environnement : chasses, danses, animaux... Mais les œuvres actuellement les plus commentées hors du monde des préhistoriens indiens sont sans doute les peintures de la région de Charama, dans l'État de Chhattisgarh ; des œuvres qui, selon certaines sources, remonteraient au X<sup>e</sup> millénaire avant notre ère et représenteraient des extra-terrestres, avec leur panoplie de scaphandres et d'engins volants non identifiés<sup>23</sup>. Mais ce qui est généreusement qualifié sur la Toile de « découverte sensationnelle » nécessite quelques commentaires. Premièrement, ces peintures sont répertoriées officiellement depuis plus d'un siècle, cataloguées par le Directorate of Culture & Archaeology du Chhattisgarh, et identifiées comme « en relation avec l'histoire de la déesse Ram »<sup>24</sup>. Ce n'est donc en rien une « découverte ». Deuxièmement, le même Directorate of Culture & Archaeology du Chhattisgarh précise qu'« aucun travail sérieux n'a été entrepris sur ce sujet [dans cette région] pendant les deux dernières décennies à la lumière



Figure 5. Un des innombrables *liṅga* de Bénarès, la cité de Śiva.  
(© Jacques Gossart)

de la vie de l'homme et de son environnement : chasses, danses, animaux... Mais les œuvres actuellement les plus commentées hors du monde des préhistoriens indiens sont sans doute les peintures de la région de Charama, dans l'État de Chhattisgarh ; des œuvres qui, selon certaines sources, remonteraient au X<sup>e</sup> millénaire avant notre ère et représenteraient des extra-terrestres, avec leur panoplie de scaphandres et d'engins volants non identifiés<sup>23</sup>. Mais ce qui est généreusement qualifié sur la Toile de « découverte sensationnelle » nécessite quelques commentaires. Premièrement, ces peintures sont répertoriées officiellement depuis plus d'un siècle, cataloguées par le Directorate of Culture & Archaeology du Chhattisgarh, et identifiées comme « en relation avec l'histoire de la déesse Ram »<sup>24</sup>. Ce n'est donc en rien une « découverte ». Deuxièmement, le même Directorate of Culture & Archaeology du Chhattisgarh précise qu'« aucun travail sérieux n'a été entrepris sur ce sujet [dans cette région] pendant les deux dernières décennies à la lumière

<sup>20</sup> Frédéric, 2018, A-L, p. 954.

<sup>21</sup> Huet, 2016, p. 874.

<sup>22</sup> Vialou, 1999, p. 551 sq.

<sup>23</sup> Drolia, 2014. Site consulté le 04/04/2017.

<sup>24</sup> s.d., www.cgculture.in. Site consulté le 04/04/2017.



Figure 6. Quelques-uns des prétendus « extraterrestres » de Charama. À noter la méthode utilisée par ce quidam pour raviver les couleurs : les peintures sont copieusement arrosées d'eau. Idéal pour la photo, désastreux pour l'œuvre. (Amit Bhardwaj)

des nouvelles techniques d'étude ». On se demande donc d'où peut bien sortir cette datation du X<sup>e</sup> millénaire. Troisièmement, de telles peintures préhistoriques figurant des humanoïdes d'aspect étrange se retrouvent dans d'autres régions du monde. Ce sont par exemple les *wandjina* (ou *wondjina*) des grottes de Kimberley (Australie-Occidentale, 4000-1800 AEC [?])<sup>25</sup>, créatures composites aux yeux immenses, ou encore les « têtes rondes » du Tassili (Sahara, 6000-4000 AEC)<sup>26</sup>, assimilées à des hommes en scaphandre spatial. Les lectures de ce type de représentation diffèrent évidemment du tout au tout, selon que l'on écoute un mythologue ou un incondicional des ovnis, et le débat risque bien de rester ouvert *ad vitam æternam*. Une des principales critiques que l'on peut toutefois adresser aux partisans de l'interprétation extraterrestre face à ce type de représentation, est qu'ils prennent ce qu'ils voient au premier degré, sans autre forme d'analyse, alors que, souvent, il s'agit d'images composites, dont les éléments ne relèvent en rien de l'extraordinaire. Un exemple fameux est celui de l'« hélicoptère » égyptien gravé sur une architrave du temple de Sethy I<sup>er</sup> à Abydos, soi-disant preuve de connaissances techniques avancées à l'époque pharaonique, en réalité banale superposition de hiéroglyphes. Dans le cas qui nous occupe, il faudrait, avant toute conclusion à l'emporte-pièce, procéder à un examen sérieux de ces peintures. Et enfin, les défenseurs des thèses extraterrestres négligent systématiquement le contexte culturel dans lequel s'inscrit l'objet de leur étude ; un fâcheux oubli, notamment lorsqu'il s'agit d'interpréter les textes mythologiques de l'Inde ancienne. Exit donc les visiteurs galactiques de Charama ? Eh oui ! Du moins jusqu'à preuve du contraire ; jusqu'à ce que, peut-être, un heureux fouilleur ne découvre un jour, *in situ*, quelque fragment de soucoupe volante...

<sup>25</sup> a) s.d., *Wanjina*. Site consulté le 04/04/2017. b) Morwood et al., 2010. c) Heim, 1988, p. 9 sq.

<sup>26</sup> Gossart, 1976, p. 21-28.

## II. LES HARAPPÉENS AU QUOTIDIEN

### PORTRAIT

« Marcher au bord de l'Indus n'est pas une promenade commune ! Malgré la couleur de l'eau, j'y trempe le bout des doigts en espérant que mes ongles ne se détacheront pas. »

(Taïkan Jyoji, maître zen en voyage)<sup>27</sup>

### Industrieux et raffinés

Contrairement à ce que pourraient laisser croire les expressions « civilisation de l'Indus » (en référence au fleuve qui en fut la colonne vertébrale) et « civilisation harappéenne » (du nom de la première cité mise au jour), cette civilisation ne s'est pas limitée à la seule vallée de l'Indus : elle s'est étendue jusqu'au golfe de Khambhat au sud, et à la vallée du Gange à l'est ; autrement dit, à la plus grande partie du nord de l'Inde actuelle, soit une superficie d'un million de km<sup>2</sup> environ, plus vaste que celle des civilisations contemporaines de Sumer et d'Égypte. Plus vaste en effet, et de loin. Ainsi, la vallée du Nil, « cœur » de l'Égypte pharaonique, présente « la superficie de la Belgique [soit 30 000 km<sup>2</sup>] étirée sur deux fois la longueur de la France »<sup>28</sup>. Et à titre de comparaison, la superficie de la France métropolitaine est de 550 000 km<sup>2</sup> environ. Il serait dès lors plus correct de parler de « civilisation indo-gangétique ». Au fil des siècles, la population indusienne – estimée à son apogée à un million d'habitants – s'est répartie entre sédentaires et nomades, les premiers s'installant dans de petites villes, des villages et de grands centres urbains comme Mohenjo-daro et Harappa, les seconds occupant le désert et les marges de la vallée.

C'est donc durant la deuxième moitié du III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère que la civilisation indo-gangétique s'est épanouie et ce, dans tous les domaines. Ainsi, outre les techniques de construction des bâtiments, les habitants de ces régions maîtrisaient les activités et usages courants à l'époque : élevage de volailles, agriculture irriguée centrée sur la production du blé et pêche sur les sites côtiers tels Balakot, mais aussi métallurgie du bronze, travail d'orfèvrerie, sculpture, poteries réalisées au tour et production de faïence. Les différentes industries disposaient de nombreuses matières premières locales : cuivre du Kutch, étain, stéatite et ardoise du Rajasthan, cornaline, agate, calcédoine, ocre rouge, coquillages et ivoire du Gujarāt, bois de cèdre, pin et orme de l'Himalaya. Pour leurs mesures et transactions, les Harappéens utilisaient vraisemblablement un système décimal et des poids en forme de cubes de pierre dont l'unité de base, d'un poids approximatif de 13,67 g<sup>29</sup>, se déclinait selon une progression 1, 2, 4, 8... 12 800<sup>30</sup> ; un système si efficace qu'il fut conservé tout au long de la période harappéenne et qu'il s'exporta jusqu'en la lointaine Dilmoun (actuelle Bahreïn)<sup>31</sup>.

<sup>27</sup> Jyoji, 2015, p. 44.

<sup>28</sup> Yoyotte, 1998, p. 98.

<sup>29</sup> Potts, 2016, p. 115.

<sup>30</sup> Dales, 1989, p. 143.

<sup>31</sup> Bibby, 1972, p. 348.

Artisans et artistes s'appuyaient sur un réseau commercial bien développé, grâce auquel ils se fournissaient en turquoise de Perse et en jade du Tibet. Le même réseau permettait d'exporter matériaux et artefacts caractéristiques de la région indo-gangétique, notamment vers la Mésopotamie, ainsi qu'en témoignent les sceaux harappéens en stéatite mis au jour à Ur et à Tell-Asmar, et les bois de teck retrouvés à Babylone. Des textes en cunéiforme mentionnent d'ailleurs des bateaux venant d'un pays lointain nommé Meluhha, apportant des denrées exotiques comme l'ivoire. Plus précis encore, des textes mis au jour à Ur et datés du dernier siècle du III<sup>e</sup> millénaire AEC, mentionnent l'importation, par un certain Lu-Enlilla, d'oiseaux en ivoire depuis Meluhha. Cela dit, le commerce ne se limitait pas à la seule Mésopotamie comme le démontre la découverte d'objets de style harappéen, tels jarres et peignes en ivoire, dans plusieurs sites d'Oman et des Émirats arabes<sup>32</sup>.

Il existait deux voies commerciales principales vers la Mésopotamie.

La première, terrestre, passait par Sutkagen Dor et, poursuivant vers l'ouest et Tepe Yahia (sud-est de l'Iran), aboutissait aux cités sumériennes. La deuxième était maritime : au départ de villes portuaires comme Sotka Koh et Lothal, les embarcations rejoignaient les côtes des golfes d'Oman et Persique. Enfin, on sait peu de choses sur la circulation à l'intérieur du pays, mais les spécialistes estiment qu'à côté d'un réseau routier bien développé, les cours d'eau – à commencer par l'Indus – devaient être régulièrement empruntés.



Figure 7. Maquette d'un char à bœufs, moyen de transport usuel des Harappéens. (A. Corbis)

Beaucoup d'objets exhumés, tant à Mohenjo-daro qu'à Harappa, présentent un caractère artistique aussi certain qu'original, témoignant d'une société raffinée : couteaux en bronze à lame incurvée ; bijoux – colliers principalement – faits d'or, d'argent, de pierres semi-précieuses taillées ; sceaux en stéatite carrés ou rectangulaires et porteurs d'inscriptions, caractéristiques de la civilisation indusienne ; poterie à décor noir d'animaux, végétaux et motifs géométriques ; en grande majorité des objets de petite taille, selon le goût des artistes de l'époque. Les fouilles ont en outre livré quelques œuvres de grande valeur, avec des sculptures de personnages typés, comme cette célèbre statuette en stéatite, découverte en 1927 à Mohenjo-daro et représentant un homme barbu à l'allure hiératique et aux yeux fendus en amande, que l'on qualifie de « roi-prêtre » (voir l'illustration en page de titre). Certaines caractéristiques de cette sculpture évoquent des influences occidentales avec, d'une part, une barbe et une chevelure de style mésopotamien et, d'autre part, un bandeau frontal aux deux pans retombant dans le dos qui se retrouve sur une tête de calcaire blanc mis au jour à Mundigak<sup>33</sup>. Ces similitudes n'ont

<sup>32</sup> Potts, 2016, p. 114 sq.

<sup>33</sup> Casal, 1960, p. 312.

à vrai dire rien d'étonnant si l'on se souvient que l'Indus entretenait des relations commerciales régulières avec ces régions occidentales.

Quoique l'on constate une certaine diversité régionale de styles, une des caractéristiques remarquables de cet artisanat est sa stabilité : « aucune évolution n'est perceptible à travers les multiples niveaux où on peut l'étudier. Ni la céramique, ni l'art de travailler le métal ne montrent un changement de goûts, ni une évolution de la technique. »<sup>34</sup>

## Discrets mais efficaces

On peut le constater en parcourant les ruines des principales cités : tout, dans l'organisation sociale et dans la sophistication de techniques par ailleurs immuables, suggère l'existence d'un pouvoir stable. Toutefois, on ne sait rien de la nature de ce pouvoir. D'abord, existait-il un gouvernement unique pour l'ensemble du pays, imposant sa loi depuis une ou deux capitales, ou chaque cité était-elle indépendante ? Ensuite, ce pouvoir était-il civil, religieux ou militaire ? Il semble en tout cas que l'option militaire doive être écartée, compte tenu des faibles quantités d'armes retrouvées, et en dépit de l'existence de murailles entourant les cités. Il est par ailleurs remarquable de constater l'absence de tout monument ou objet évoquant de près ou de loin un succès militaire. Pour certains chercheurs dont Mircea Eliade, seule une autorité religieuse forte peut expliquer la stabilité, tant sociale que technique et artistique, qui est une des caractéristiques les plus remarquables de la civilisation harappéenne<sup>35</sup>.



Figure 8. Ce très élégant collier en pierres semi-précieuses, issu des fouilles de Sari-Dheri / Sulai-Dheri, non loin de Peshawar, témoigne du savoir-faire des artisans harappéens. (Musées royaux d'Art et d'histoire de Bruxelles, photo © Jacques Gossart)

En fin de compte – et c'est la seule chose qui soit sûre – ce pouvoir, quelle que soit sa nature, s'appuyait sur une discipline civique tout à fait remarquable.

La société harappéenne comprenait différentes classes sociales. La majorité de la population était représentée par les paysans et artisans, les traces de leur production en témoignent abondamment. Les classes supérieures, quant à elles, occupaient une grande variété de fonctions, comme on a pu le déterminer notamment par l'examen des sceaux en stéatite. Outre la classe des chefs politiques, on trouve ainsi des scribes, des personnes en charge des poids et mesures, des capi-

taines de bateau, des responsables de la surveillance des récoltes et du bétail...<sup>36</sup>, ainsi que des « religieux », terme que nous tenterons de préciser ultérieurement.

<sup>34</sup> Casal, 1960, p. 307.

<sup>35</sup> Eliade, 1975, p. 348.

<sup>36</sup> Fairservis, 2002, p. 78.

## CITY-TRIP À...

« Un simple outil aura quelquefois plus de valeur pour un archéologue qu'une merveilleuse statue, parce qu'il lui apprendra peut-être plus de choses sur l'homme qui s'en servit que le chef-d'œuvre achevé... »

(Louis Frédéric, 1923-1996, archéologue et indianiste)<sup>37</sup>

## Mohenjo-daro

Après ces considérations d'ordre général sur la civilisation de l'Indus, nous allons décrire un peu plus dans le détail quelques-unes des cités du monde harappéen à son apogée. Les deux noms qui viennent naturellement à l'esprit sont Mohenjo-daro et Harappa, mais il existe beaucoup d'autres agglomérations, moins souvent décrites car de relativement moindre importance ou moins bien explorées. On peut citer Balakot, Chanhu Daro, Kalibangan, Kot Diji, Lothal, Mehrgarh, Mundigak, Surkotada, ou encore Ganweriwala. Au fil des pages, nous aurons l'occasion de faire connaissance avec la plupart de ces sites, et nous les laisserons donc de côté dans l'immédiat, à l'exception de Ganweriwala, qui fait l'objet d'une courte description à la fin de ce chapitre.

À tout seigneur, tout honneur : nous commencerons notre parcours par la cité la plus emblématique du monde harappéen : Mohenjo-daro. Elle est située dans la région pakistanaise du Sindh, sur la rive droite de l'Indus, et à quelque 450 km de l'embouchure de ce fleuve. (Tant qu'à faire, il s'agit des distances utiles au voyageur, c'est-à-dire celles qu'il aura à parcourir par la route.)

En sindhī, la langue locale, *mohenjo daro* signifie « la colline des morts ». En fait, il s'agirait d'une approximation couramment rencontrée et il conviendrait d'écrire *moenjo daro*. Quant à *mohenjo daro*, il devrait être traduit par « la colline de Mohan », Mohan (« l'enchanteur ») étant un des nombreux noms du dieu Kṛṣṇa (Krishna)<sup>38</sup>, et en toute exactitude, il faudrait, selon Jan Gonda, orthographe « Mohan-jo-Daro »<sup>39</sup>. Cela dit, il s'agit du nom moderne de la ville, et nous ignorons comment les habitants appelaient leur cité au III<sup>e</sup> millénaire. Mise au jour – par un heureux hasard comme nous le savons – en 1922 par l'archéologue indien Rakhaldas Banerji (de son vrai nom Rakhaldas Bandyopadhyay), la ville fut activement fouillée à partir de 1925 par John Marshall, directeur de l'Archaeological Survey of India. On lui doit, entre autres, la découverte de la statuette du « roi-prêtre ».

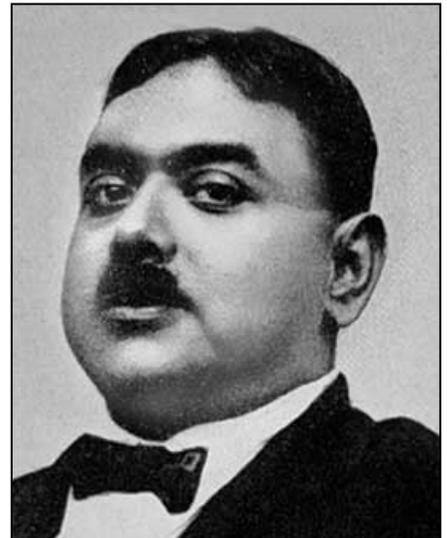


Figure 9. Rakhaldas Banerji, l'archéologue indien qui découvrit Mohenjo-daro. (Domaine public)

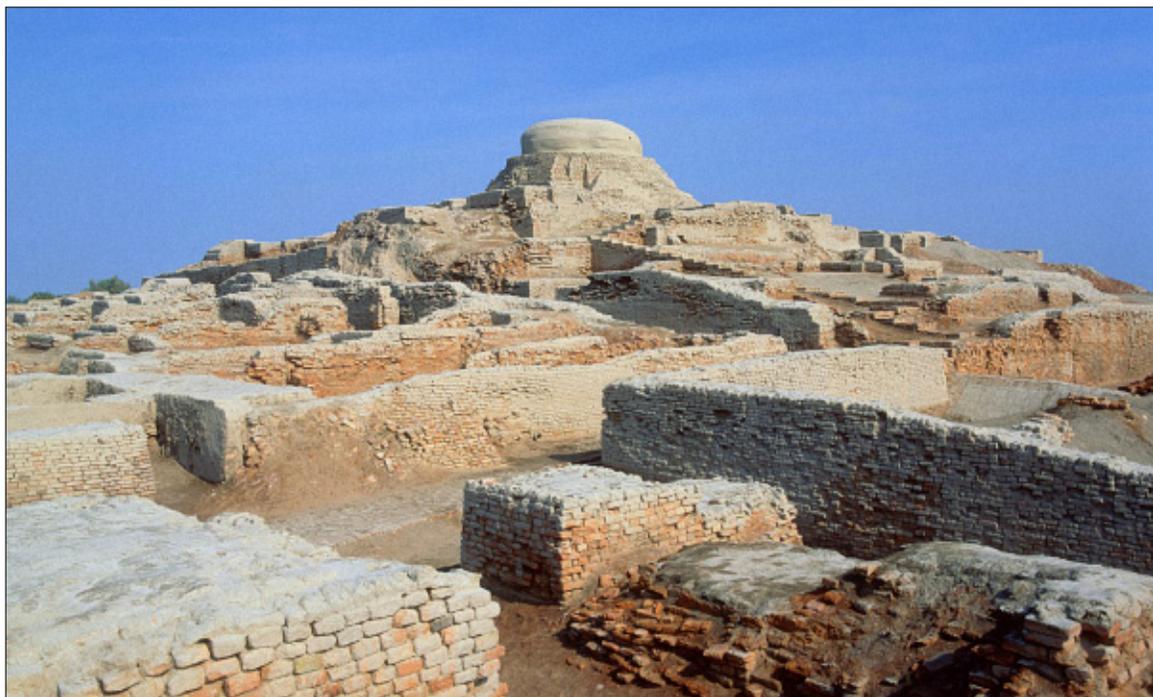
<sup>37</sup> Frédéric, 1967, p. 20.

<sup>38</sup> Kenoyer, s.d. Site consulté le 20/04/2017.

<sup>39</sup> Gonda, 1962, p. 15.

D'autres archéologues anglais, dont Mortimer Wheeler, se succédèrent ensuite sur le chantier. À partir de 1947, année de l'indépendance du Pakistan, les autorités locales prirent la direction des travaux, avec l'aide d'instances internationales telles l'Unesco. Inscrite depuis 1980 sur la Liste du patrimoine mondial, Mohenjo-daro bénéficie aujourd'hui d'un vaste programme de gestion et de conservation, destiné entre autres à pallier les dangers qui menacent la cité : risques d'inondation et remontées de sel en rapport avec la nappe phréatique.

Par bien des côtés, Mohenjo-daro peut faire penser à certaines de nos cités modernes, à commencer par ses dimensions : elle couvrait une surface de 150 ha environ, et abritait une population proche des 40 000 habitants. Par son plan ensuite, soigneusement établi selon des normes que l'on retrouve dans d'autres cités de l'Indus, telle Harappa, notre prochaine étape. On distingue ainsi une ville haute, nommée dans la littérature « acropole » ou « citadelle », située à l'ouest, et une ville basse résidentielle à l'est. À ce jour, et contrairement à d'autres cités comme Harappa et Lothal, aucun cimetière n'a été localisé à Mohenjo-daro. Mais il est impensable qu'une ville aussi importante ait pu se passer de nécropole ; un cimetière doit donc forcément exister quelque part, dissimulé sous les alluvions. Cela dit, quelques squelettes – 38 exactement – ont été mis au jour... dans des zones d'habitation.



*Figure 10. Vue générale de Mohenjo-daro. À l'arrière-plan, un stupa bouddhique plus récent couronne la citadelle. (Sindhi Dunya)*

La ville haute repose sur une plate-forme de briques crues de 400 m sur 200, et l'on estime qu'elle se dressait à 5 m au-dessus du niveau de la plaine. On s'interroge toujours sur la finalité de cette disposition en hauteur : signe de pouvoir pour les uns, défense contre les inondations pour les autres. Pour l'essentiel, cette « citadelle » est composée de deux structures : d'une part ce que d'aucuns, contesté par d'autres, identifient à un

grenier à grains comportant plusieurs plates-formes, d'autre part un étrange bâtiment de 55 m sur 33, dénommé « grand bain » en raison du bassin installé en son sein, au centre d'un espace carré entouré de cabines et de galeries à colonnes. Cette sorte de piscine, à laquelle on accédait par deux escaliers, est de dimensions respectables, soit 11,70 m sur 6,90 m, pour une profondeur de 2,40 m. Faite de briques sans mortier, son étanchéité est assurée par une couche de bitume de trois centimètres d'épaisseur, et un système d'alimentation et d'évacuation permettait le renouvellement de l'eau<sup>40</sup>. (Nous reviendrons sur la finalité de ce bassin lorsque nous aborderons la question religieuse.) Quant aux maisons de la ville basse, elles sont souvent construites en briques crues, la brique cuite étant généralement réservée aux structures au contact de l'eau. Ces briques sont de dimensions standardisées, 7 x 15 x 31 cm très précisément. En raison des reconstructions successives les unes sur les autres et dans un parfait alignement, ces habitations à toit plat donnent l'impression de comporter plusieurs étages. Il en est de même pour les puits qui, en raison des surélévations successives, apparaissent aujourd'hui comme des cheminées d'usine.



Figure 11. Une partie du site de Mohenjo-daro. (Comroques from San Francisco, California)

Les habitations peuvent atteindre des dimensions imposantes – 300 m<sup>2</sup> de surface au sol pour une des plus grandes – et sont compartimentées en pièces à usages divers : salle centrale dallée, chambres, salle de bains et, éventuellement, latrines. L'eau était largement disponible dans les puits publics, mais elle était aussi amenée aux habita-

<sup>40</sup> a) Stroobandt, 1989, p. 19. b) Jansen, 1989, p. 155 sq.



Figure 12. Vue aérienne de la citadelle de Mohenjo-daro. Au centre, le « grand bain » et, à droite, les plates-formes du supposé genier. (Forschungsprojekt Mohenjo-daro)

tions par un réseau de distribution, parfois complété par un puits privé. Quant aux eaux usées, elles étaient évacuées par un système d'égouts aboutissant à des puisards ; une installation qui ne pouvait fonctionner que si la vidange était périodiquement assurée, par les services publics sans doute<sup>41</sup>. Les habitations étaient groupées en quartiers populaires et résidentiels qui s'étendaient jusqu'à la zone agricole. Le plan de cette ville basse est tout à fait remarquable, avec de larges rues principales

– la plus importante, la « First Street » est large de 10 m – disposées à angle droit, orientées sur les quatre points cardinaux, et complétées par un réseau de voies plus étroites. En outre, l'organisation de la cité prévoyait des structures publiques, telles entrepôts, décharges, etc. En résumé, si l'on devait définir l'urbanisation de Mohenjo-daro en quelques formules, on retiendrait certainement la standardisation poussée à l'extrême, un traitement de l'eau sophistiqué... et un souci marqué pour le confort.

## Harappa

Deuxième étape de notre voyage en Indusie, la cité éponyme de Harappa est, rappelons-le, la première à avoir été fouillée. Le site historique de Harappa – du nom de la ville moderne toute proche – est situé dans la province pakistanaise du Pendjab, en bordure de l'ancien lit de la Ravi, un affluent de l'Indus, et à environ 680 km (distance « utile » toujours) au nord-est de Mohenjo-daro. Contrairement à cette dernière, on ne connaît pas vraiment la signification du nom « Harappa ». Plusieurs hypothèses ont été avancées, qui n'ont guère convaincu. On a ainsi imaginé qu'il serait dérivé de « Arrapha » ou « Arrapkha », du nom d'un lieu situé en Mésopotamie, à l'emplacement de l'actuelle Kirkouk en Irak. On a également suggéré qu'il viendrait



Figure 13. Vue partielle du site archéologique de Harappa. (Smn121)

<sup>41</sup> Childe, 1953, p. 230 sq.

du nom « Hariyupiya », lieu d'une bataille racontée dans le *Rg-veda (Rig-Veda)*<sup>42</sup>, le plus ancien des textes sacrés des Ārya ; un ouvrage que nous solliciterons à de nombreuses reprises.

En termes d'importance, Harappa est comparable à Mohenjo-daro, avec une superficie de 150 ha et une population estimée entre 22 500 et 30 000 âmes<sup>43</sup>. La ville est bâtie

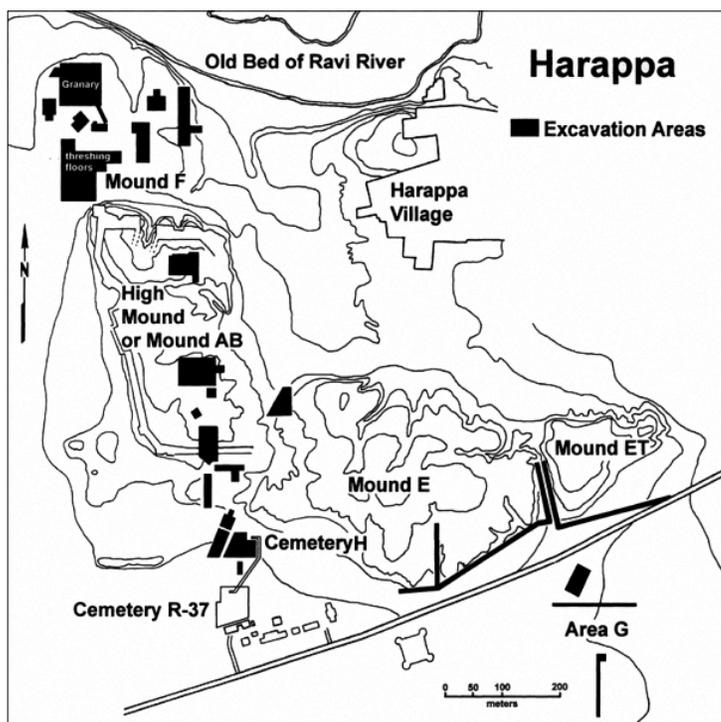


Figure 14. Plan du site de Harappa.

sur le même modèle que Mohenjo-daro, avec sa citadelle (« Mound AB » sur le plan de la figure 14) érigée à l'ouest et une zone d'habitations faite de rues disposées à angles droits et orientées selon les points cardinaux. On y retrouve sans surprise les mêmes aménagements de confort : puits, salles de bains, latrines, traitement des eaux usées, etc. Mais ce qui distingue radicalement Harappa de sa cousine méridionale, c'est la présence d'un cimetière ; ou plutôt de deux cimetières, localisés au sud de la citadelle, et baptisés « H » et « R37 ». Le premier étant daté d'une période post-harappéenne, nous commencerons

par une courte description du second, lequel peut, lui, être qualifié d'harappéen pur jus, puisque daté de 2400 à 2000 AEC.

R37 a été découvert en 1937 dans la zone R du site de Harappa (et nous savons maintenant l'origine de ce très poétique R37 !) par l'historien indien K.N. Sastri. Au cours de campagnes de fouilles menées successivement par Sastri, Wheeler, Rafique Mughal et Dales, 67 tombes ont été mises au jour. En tout, 92 individus, dont 84 adultes, ont été recensés – nombres minimums, seuls 19 squelettes étant complets<sup>44</sup>. (Les inhumations secondaires ne sont pas reprises dans ce décompte.) Les tombes sont situées à une profondeur d'un peu moins d'un mètre sous la surface actuelle et orientées selon un axe nord-sud<sup>45</sup>. Les corps sont généralement allongés sur le dos et parfois sur le côté, la tête toujours au nord. Quant au mobilier funéraire, il est composé de poteries, de coquillages à usage de cuillères, de bijoux – bagues, boucles d'oreille, anneaux de bras et de cheville – dont l'abondance et la variété suggèrent une condition sociale élevée.

<sup>42</sup> Possehl, 2002, p. 10.

<sup>43</sup> Wright, 2010, p. 107.

<sup>44</sup> Lovell, 2014, p. 2.

<sup>45</sup> Halim, 1989, p. 206 sq.



Figure 15. Exemple d'inhumation typique du cimetière R37 : le corps est allongé sur le dos, tête au nord – réf. H87/127a. (N. C. Lovell )<sup>46</sup>

Nous ne quitterons pas cette zone des cimetières sans jeter un œil sur le dénommé « H » lequel, comme dit précédemment, date d'une période post-harappéenne, à savoir 1900 à 1300 AEC. On y voit une transition vers d'autres pratiques funéraires puisque, dans la couche la plus ancienne (strate II), les corps conservent la position allongée du cimetière R37, mais les genoux sont ici légèrement fléchis et l'orientation est différente : est / ouest ou sud-est / nord-ouest. Par contre, dans la strate I, plus récente, on passe à des inhumations en jarre. Cela étant, en dépit des changements dans le mode d'inhumation, nous restons dans la continuité de la période harappéenne, avec des décors de poterie typiques, telle la feuille de l'arbre pipal (*Ficus religiosa*), arbre de tout temps sacré en Inde, depuis les temps pré-védiques jusqu'à nos jours. (Faut-il le rappeler, c'est sous un arbre pipal que, selon la tradition, le prince indien Siddhārtha Gautama devint Buddha.)

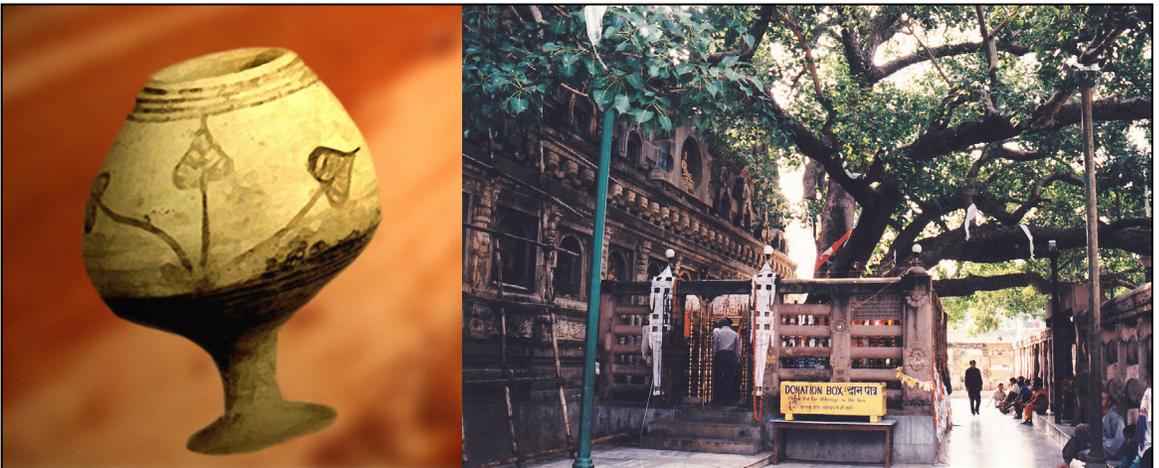


Figure 16. L'importance de l'arbre pipal est attestée en Inde à toutes les époques, depuis la représentation de ses feuilles sur une coupe harappéenne, jusqu'à la vénération dont il fait aujourd'hui l'objet à Bodhgayā, lieu d'illumination du Buddha. (Marsailly / © Jacques Gossart)

<sup>46</sup> Lovell, 2014, p. 3.

## Ganweriwala

Située à mi-chemin de Mohenjo-daro et de Harappa, à proximité du lit de l'antique Sarasvatī aujourd'hui disparue, Ganweriwala était un centre urbain important du monde harappéen, d'une superficie estimée à 100 ha, comparable en cela à Mohenjo-daro et Harappa. Elle a été découverte par l'explorateur anglo-hongrois Aurel Stein lors de son expédition au Pendjab en 1927, et explorée une première fois par Rafique Mughal en 1980 et 1990<sup>47</sup>. Quoique de réelles fouilles n'aient pas encore été entreprises, elle a livré quelques objets lors de travaux préparatoires, menés en 2007 par une équipe internationale composée d'archéologues américains, japonais et pakistanais. Les résultats de leurs travaux n'ont fait l'objet de publications que dans la presse locale. On y apprend que différents objets harappéens caractéristiques ont été mis au jour, dont un sceau en cuivre daté de 2500-2000 AEC, une tablette en terre cuite portant des pictogrammes et un personnage en position de *yogin*. En outre, le plan de la ville est lui aussi typiquement harappéen, avec des rues se croisant à angle droit<sup>48</sup>.

**À suivre dans le tome deuxième :**  
**LES INCONNUS DU GRAND FLEUVE**

- Les cultures pré-harappéennes • Une civilisation locale ou importée ?
- Les Indo-Européens : état des lieux • Les Aryens et l'hypothèse indienne.

<sup>47</sup> Shaffer & Lichtenstein, 1995, p. 135.

<sup>48</sup> Mukhtar, 2014, p. 190.

# Bibliographie

- s.d. *India's Mysterious Stonehenge: Prehistoric Complex Of Gigantic Standing Stones Of Willong Is An Enigma*. [www.ancientpages.com](http://www.ancientpages.com).
- s.d. *Wanjina*. [www.kimberleyfoundation.org.au](http://www.kimberleyfoundation.org.au).
- s.d. [www.cgculture.in/ARCHAEOLOGY](http://www.cgculture.in/ARCHAEOLOGY).
- 1989. *Civilisations anciennes du Pakistan*. Bruxelles : Musées royaux d'Art et d'Histoire.
- 1999. *Dictionnaire de la Préhistoire*. Paris : Encyclopædia Universalis et Albin Michel.
- BIBBY Geoffrey, 1972. *Dilmoun : La découverte de la plus ancienne civilisation*. Paris : Calmann-Lévy.
- CASAL Jean-Marie, 1960. « Les débuts de la civilisation de l'Indus à la lumière de fouilles récentes ». *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 104<sup>e</sup> année, N. 1.
- CHILDE V. Gordon, 1953. *L'Orient préhistorique*. Paris : Payot.
- DALES George F., 1989. « Le "Phénomène" de la civilisation de l'Indus », in *Civilisations anciennes du Pakistan*.
- DANIELOU Alain, 1983. *Histoire de l'Inde*. Paris : Librairie Arthème Fayard (1971).
- DEGRÂCES Alyette, 1997. « Les origines : de la religion védique aux Upaniṣad », in Lenoir & Tardan-Masquelier, *Encyclopédie des religions*.
- DROLIA Rashmi, 2014. « 10,000-year-old rock paintings depicting aliens and UFOs found in Chhattisgarh ». *The Times of India*, Jul 15, 2014.
- ELIADE Mircea, 1975. *Le yoga, immortalité et liberté*. Paris : Payot (1954).
- ERDOSY George (ed.), 1995. *The Indo-Aryans of Ancient South Asia: Language, Material Culture and Ethnicity*. Berlin-New York: Walter de Gruyter.
- ETTER Anne-Julie, 2011. « Archéologie indienne et mouvement migratoire ». *Les nouvelles de l'archéologie*, 126.
- FAIRSERVIS Walter, 2002. « L'écriture de la civilisation de la vallée de l'Indus ». *Pour la science*, hors-série, octobre-janvier.
- FAUCHE Hippolyte (trad.), s.d. *Le Ramayana*, poème sanscrit de Valmiky. Paris : Marpon & Flammarion.
- FRÉDÉRIC Louis, 1967. *Manuel pratique d'archéologie*. Paris : Éditions Robert Laffont.
- FRÉDÉRIC Louis, 2018. *Le nouveau dictionnaire de la civilisation indienne*. Paris : Éditions Robert Laffont, coll. Bouquins (1987).
- FURON Raymond, 1966. *Manuel de préhistoire générale*. Paris : Payot.
- GONDA J., 1962. *Les religions de l'Inde : I - Védisme et hindouisme ancien*. Paris : Payot.
- GOSSART Jacques, 1976. « Les fresques insolites du Tassili ». *Kadath*, 18.

- GOSSART Jacques, 2014. *Aux origines de la Chine : Entre mythe et histoire*. Escalquens : Éditions Oxus.
- HALIM M.A., 1989. « Les pratiques funéraires à Harappa », in *Civilisations anciennes du Pakistan*.
- HEIM Hilaire, 1988. « Ouana-Adapa et l'origine des Sumériens ». *Kadath*, 69.
- HUET Gérard, 2016. *Dictionnaire sanskrit-français*. The Sanskrit Heritage Site, <http://sanskrit.inria.fr>.
- JANSEN Michael, 1989. « Mohenjo-daro : architecture et urbanisme », in *Civilisations anciennes du Pakistan*.
- JOUANNO Corinne (trad.), 2009. *Histoire merveilleuse du roi Alexandre maître du monde*. Toulouse : Anacharsis Éditions.
- JULIEN Corinne (éd.), 2001. *Histoire de l'humanité : Volume II - 3000 à 700 av. J.-C.* Paris / Londres : Unesco/Routledge.
- JYOJI Taïkan, 2015. *Un jour, une vie : les non-pensées d'un maître zen*, tome 3. Paris : Éditions Almora.
- KENOYER Jonathan Mark, s.d. *Mohenjo-daro An Ancient Indus Valley Metropolis*. [www.harappa.com](http://www.harappa.com).
- LENOIR Frédéric & Ysé TARDAN-MASQUELIER (dir.), 1997. *Encyclopédie des religions*. Montrouge : Bayard Éditions.
- LOVELL Nancy C., 2014. *Skeletal Paleopathology of Human Remains From Cemetery R37 at Harappa, excavated in 1987 and 1988*. Edmonton: University of Alberta Education and Research Archive (ERA).
- MARSHALL John, 1931. *Mohenjo-daro and the Indus Civilization: Being an official account of Archaeological Excavations at Mohenjo-daro carried out by the Government of India between the years 1922 and 1927*. London: Arthur Probsthain.
- MCINTOSH Jane, 2008. *The Ancient Indus Valley: New Perspectives*. Santa Barbara: ABC-CLIO.
- MILIS Marie, Anne MOMBER & Marlyse SCHWEIZER, 2005. *Kailash*. Neufchâteau : Weyrich Édition.
- MORWOOD M.J., G.L. WALSH & A.L. WATCHMAN, 2010. « AMS Radiocarbon Ages for Beeswax and Charcoal Pigments in North Kimberley Rock Art ». *Rock Art Research: The Journal of the Australian Rock Art Research Association (AURA)*, Vol. 27, No. 1, May 2010.
- MUKHTAR Ahmed, 2014. *Ancient Pakistan An Archaeological History: Volume III Harappan Civilization The Material Culture*. Reidsville USA: Foursome Group.
- PAPPU Shanti, Yanni GUNNELL, Akhilesh KUMAR, Régis BRAUCHER, Maurice TAIEB, François DEMORY & Nicolas THOUVENY, 2011. « Early Pleistocene Presence of Acheulian Hominins in South India ». *Science*, Vol. 331, Issue 6024, 25 Mar 2011.
- PORTÈRES Roland, 1958. « Les appellations des céréales en Afrique (suite) ». *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, 5, 6.

- POSENER Georges, Serge SAUNERON & Jean YOYOTTE, 1998. *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*. Paris : Fernand Hazan (1959).
- POSSEHL Gregory L., 2002. *The Indus Civilization: A Contemporary Perspective*. Walnut Creek: AltaMira Press.
- POTTS Daniel T., 2016. « Cultural, economic and political relations between Mesopotamia, the Gulf region and India before Alexander ». *Classica et Orientalia*, Band 13. Wiesbaden: Harrassowitz Verlag.
- POCHEPADASS Jacques, 1999. « Inde », in *Dictionnaire de la Préhistoire*.
- SCHMITT Stéphane (trad.), 2013. *Plin l'Ancien : Histoire naturelle*. Paris : Éditions Gallimard.
- SHAFFER Jim G. & Diane A. LICHTENSTEIN, 1995. « The concepts of “cultural tradition” and “palaeoethnicity” in South Asian archaeology », in Erdosy, *The Indo-Aryans of Ancient South Asia: Language, Material Culture and Ethnicity*.
- STROOBANDT Roger, 1989. *Indus : Civilisations anciennes du Pakistan*. Bruxelles : Musées royaux d'Art et d'Histoire / CGER / Fondation pour la promotion des arts.
- TARDIEU Amédée (trad.), 1867. *Géographie de Strabon*. Paris : Librairie de J. Hachette et C<sup>ie</sup>.
- THAPAR B.K. & M. RAFIQUE MUGHAL, 2001. « La vallée de l'Indus (3000-1500 av. J.-C.) », in Julien, *Histoire de l'humanité : Volume II - 3000 à 700 av. J.-C.*
- VIALOU Denis, 1999. « Inde, art rupestre », in *Dictionnaire de la Préhistoire*.
- WRIGHT Rita P., 2010. *The Ancient Indus: Urbanism, Economy, and Society*. New York: Cambridge University Press.
- YOYOTTE Jean, 1998. « Égypte », in Posener et al., *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*.



*Illustration de page de titre : cette célèbre statuette dite « du roi-prêtre », haute de 17,5 cm, est en stéatite. Mise au jour à Mohenjo-daro en 1927, elle est aujourd'hui exposée au Musée national de Karachi. (fac-sim., coll. Ivan Verheyden, photo © Jacques Gossart)*

**KADATH ASBL**  
**Avenue Edmond Parmentier 36, Bte 2**  
**B-1150 Bruxelles, Belgique**  
**Éditeur responsable : Patrick Ferryn**  
**Design et mise en page : Jean Leroy**